

MARILYN

Montréal, 9 h 45

– Que vous êtes belle aujourd’hui, mademoiselle, déclara Marilyn à son propre reflet dans le miroir. Cette robe vous va à ravir !

Elle porta la main à son cou et répliqua avec fausse modestie :

– Vous trouvez ? Pourtant, c’est une robe toute simple.

– Oh ! Mais sur vous, elle est magnifique ! Elle vous va comme un gant. Vos courbes sont...

La sonnerie du téléphone fit sursauter la jeune fille. Elle ondula des hanches et se dirigea lentement vers l’appareil. Bien qu’elle fût seule dans la pièce, Marilyn imaginait plusieurs regards intéressés braqués sur elle. Sur un ton de grande dame, elle répondit :

– Marilyn à l'appareil, à qui ai-je l'honneur ?

– Oh, Marilyn, franchement ! Arrête de répondre comme ça, c'est énervant ! opposa la voix féminine au bout du fil.

Aucunement contrariée, Marilyn ricana.

– Je savais que c'était toi, Anaïs ! Je te taquinais, voyons !

– Ouais bon, es-tu bientôt prête ?

– Presque. J'essayais une nouvelle robe, ou plutôt, je m'admirais dedans. Mes valises sont déjà déposées près de la porte. Et toi ?

– Moi ? Je suis prête depuis longtemps ! Mais j'attends encore Steve, se plaignit-elle. Il est en train de se raser. Si je n'avais pas rempli ses valises à la hâte hier soir, je te jure, je crois qu'il ne les aurait jamais faites !

Marilyn rit. Elle imaginait bien son ami paresser tranquillement pendant qu'Anaïs se chargeait de tout. En s'énervant, comme d'habitude. Sacré Steve, pensa-t-elle, tellement gentil, mais si peu organisé. Au fond, ce n'était pas un hasard s'il sortait avec une fille comme Anaïs. Dirigeante pour deux, elle voyait à tout de façon autoritaire. Mais Steve ne s'en offusquait pas, il se laissait tranquillement faire, comme un enfant obéissant à sa mère.

– On va venir te chercher dans une demi-heure. Tu vas être sur le pas de la porte, j'espère ? demanda Anaïs avec autorité.

– Oui, chef !

Marilyn porta la main à son front et fit le salut militaire.

– J’ai intérêt, sinon je vais y goûter !

Anaïs soupira au bout du fil. Elle n’appréciait pas qu’on prenne son autorité à la légère.

– Bon. Steve montera te chercher et t’aidera à descendre tes bagages. À tout à l’heure.

Le cœur de Marilyn fit un bond dans sa poitrine. Ainsi, elle serait seule avec Steve durant quelques minutes. Cette perspective la troubla. Elle balbutia un au revoir maladroit à son amie et raccrocha. Elle regarda de nouveau sa silhouette dans le miroir. Se tournant vers la gauche, puis vers la droite, elle lissa avec soin les plis de sa robe et releva ses cheveux à la hauteur de ses oreilles avec satisfaction. Vingt et un ans, cheveux blonds coupés aux épaules, yeux bleus, de taille moyenne et légèrement enveloppée. Elle se trouvait jolie. Bien sûr, il y avait ces quelques petites rondeurs, ici et là, mais Marilyn ne s’en faisait pas trop. Au contraire, elle estimait que ce léger embonpoint la dotait d’un certain charme puisqu’il était souvent absent chez la plupart des filles de son âge, beaucoup trop obsédées, selon elle, par leur poids. Et aujourd’hui, sa petite robe d’été lui allait à ravir. Rouge, parsemée de jolies fleurs blanches et retenue par de petites bretelles délicates, elle n’avait rien de vulgaire, car le tissu était suffisamment épais pour ne pas faire ressortir de plis disgracieux. Le vêtement accentuait même sobrement ses formes pulpeuses.

Marilyn porta une nouvelle fois la main à son cou et effleura de ses doigts son collier de perles. Il ne s'agissait pas d'un bijou de grande valeur, mais il avait appartenu à sa mère, qui l'avait elle-même reçu de sa grand-mère. Marilyn en avait hérité lors de son dixième anniversaire. C'était le collier du destin, lui avait avoué sa grand-mère, car lorsqu'on le portait, quelque chose de spécial se produisait. « De bien ou de mal ? » avait demandé la fillette. « Ça dépend des jours. On ne peut jamais savoir », avait répliqué la vieille femme.

Avant ce jour, Marilyn ne l'avait porté qu'à deux reprises. La première fois à l'âge de onze ans. Le soir même, sa grand-mère était morte. Simple coïncidence, avait dit sa mère pour la consoler. À l'agonie depuis des semaines, le médecin les avait prévenus la veille que la dame ne passerait pas la nuit. La deuxième fois, Marilyn l'avait enfilé lors de son quinzième anniversaire. C'était le jour où elle avait rencontré Steve pour la première fois, en quatrième secondaire, durant le cours de chimie. Un nouvel élève avait fait son apparition dans la classe et s'était installé au pupitre voisin du sien. « Joli collier ! » avait-il dit avec un sourire en coin. Le coup de foudre avait été instantané. Du moins, pour Marilyn. Elle se rappelait avoir fait tourner les perles entre ses doigts à chaque œillade du garçon. Pourquoi ne l'avait-elle jamais remis depuis ? Elle n'en savait trop rien. Peut-être que le bijou, à l'allure trop ancienne, ne convenait pas tout à fait à une adolescente ? Ou peut-être avait-elle eu peur de tomber sur un jour funeste ? Sans trop savoir pourquoi, ce matin, après avoir enfilé sa robe, elle l'avait tout bonnement attaché à son cou. Était-ce un bon ou un mauvais présage ? L'avenir le lui dirait.

La jeune femme se mit à penser aux vacances de rêve qui l'attendaient. Une semaine à Cuba ! Pour la première fois, Marilyn voyagerait sans ses parents. En fait, ses dernières vacances remontaient à l'été de ses quatorze ans, alors qu'elle était allée, avec sa famille, à Old Orchard. Elle n'en gardait aucun bon souvenir. Elle s'était sentie bien seule, à l'époque, entre des parents distants et deux petits frères jumeaux détestables. Sans oublier que ses complexes avaient gâché ses vacances. Mal à l'aise à l'idée d'enfiler un maillot et d'aller se baigner dans la mer malgré la chaleur suffocante, Marilyn avait dû se taper les moqueries des jumeaux et l'exaspération de ses parents relativement à ce qu'ils appelaient « des caprices de petite fille gâtée ».

Or, elle voyagerait aujourd'hui en compagnie de ses deux meilleurs amis. Tous les trois étaient inséparables depuis la fin de l'école secondaire. Bien sûr, le trio avait traversé quelques périodes difficiles au cours des années, mais leur amitié était demeurée intacte. Personne ne connaissait Marilyn aussi bien que ces deux-là. Avec eux, elle se permettait d'être elle-même et osait se présenter sous son vrai jour. Ses parents ne l'avaient jamais vraiment comprise. En vérité, elle avait toujours été différente des autres enfants de son âge. Petite, elle vivait déjà dans un monde imaginaire. Elle s'inventait des personnages, interprétés avec un tel réalisme qu'elle finissait par y croire. La fillette avait déjà consulté un psychologue, deux même, entre l'âge de quatre et neuf ans. « Ça lui passera », avaient-ils affirmé. Mais en grandissant, Marilyn n'avait jamais cessé de jouer à l'actrice. Bien au contraire.

Lorsque la situation dans laquelle elle se retrouvait devenait embarrassante, malheureuse ou même joyeuse,

spontanément, la jeune femme empruntait une autre personnalité. C'était plus fort qu'elle. Les répliques se glissaient automatiquement dans sa bouche. Comme un texte récité et appris par cœur. Bien sûr, cette manie agaçait les gens, car Marilyn ne se contentait pas de parler. Tout chez elle se transformait : sa façon de bouger, de regarder et même de rire. Quelquefois, cette conduite embêtait aussi Anaïs, qui lui reprochait de fuir la réalité. Seul Steve la laissait mener son petit manège. Il trouvait ses agissements drôles et inoffensifs. Parfois, il l'encourageait en se glissant dans son jeu.

Certaines personnes, dont ses parents, ne comprenaient pas cette amitié à trois. On ne s'expliquait pas pourquoi Marilyn restait accrochée à ce couple. D'autant plus que la jeune femme était amoureuse de Steve. Ce n'était un secret pour personne. On lui conseillait de prendre ses distances, trouvant malsain qu'elle fréquente un garçon inaccessible, ou alors on insistait pour qu'elle se fasse un copain bien à elle. Marilyn n'en avait cependant aucune envie. Du moins, pas pour l'instant. Ce que personne ne saisissait, c'était que de le voir avec Anaïs ne la faisait pas souffrir. Enfin, plus maintenant. Elle adorait son amie et savait Steve heureux avec elle. Marilyn n'était pas jalouse. Anaïs non plus. D'ailleurs, pourquoi l'aurait-elle été ? Anaïs la belle ne pouvait pas considérer son amie, Marilyn, la fille ordinaire, comme une rivale. Leur amitié était particulière. Tous les trois en étaient bien conscients. Ils restaient convaincus d'une chose : peu importe ce qui arriverait, ce qu'ils vivraient et où ils se trouveraient, leur amitié demeurerait toujours intacte.

Quelques minutes avant l'arrivée de Steve, l'inquiétude gagna Marilyn. Elle caressa nerveusement les perles

de son collier. Si sa grand-mère n'avait pas menti ? S'il lui arrivait aujourd'hui quelque chose d'inattendu comme lors des deux précédentes fois ? Son angoisse monta d'un cran. Si l'avion devait s'écraser ? Mais non, voyons, ce genre de choses se produisait rarement. D'ailleurs, ne disait-on pas qu'il s'agissait du moyen de transport le plus sécuritaire ? Un accident de voiture, alors ? Aucune chance : Anaïs était une conductrice hors pair. Alors quoi ? « Rien, conclut Marilyn. Le pire qui peut m'arriver est un coup de soleil ! » Elle observa une dernière fois son reflet dans le miroir et pouffa de rire.